

Malika DORAY





BIOGRAPHIE

Malika DORAY auteur et illustratrice

Elle est née à Paris en 1974.

Après un DEUG d'histoire et d'ethnologie à l'Université de Paris X, elle part en Angleterre.

Puis elle revient à Paris et étudie les arts appliqués pendant quatre ans, à l'école Olivier de Serres.

Elle reprend ensuite des études d'histoire et de psychologie.

A partir de 1999, elle travaille au sein d'un jardin d'éveil pour les tout-petits auprès d'une psychologue-psychanalyste. (organisation et animation des activités d'art plastique)

Depuis 2006, elle se consacre à la création de livres pour les enfants.

Son premier livre *One More Wednesday* a été publié aux Etats-Unis chez Greenwillow grâce au soutien des éditions Les Trois Ourses.

Sa première exposition a eu lieu à la médiathèque d'Orly en 2008.

En 2012, son album *Quand ils ont su...* (éditions MeMo) est offert à tous les nouveau-nés du Val-de-Marne.

Son goût pour le minimalisme et pour le design se traduit par des livres en volume, des marionnettes, ribambelles ou « spectacles » en trois dimensions.

Vous pouvez écouter sur le site de La Joie par les livres l'enregistrement d'un entretien avec Malika DORAY

http://lajoieparleslivres.bnf.fr/masc/integration/JOIE/statique/pages/07_nous_connaître/074_formation/visiteurs_du_soir_autils.htm

Rencontre avec Malika DORAY

A l'occasion de Chemin Faisant et dans le cadre des rencontres de Lire et Faire Lire, le 4 avril 2013, à Toulouse, Marie-France Lecuir a présenté à une salle comble, l'auteure illustratrice Malika DORAY : « Malika nous aide à faire grandir les enfants, a-t-elle dit, nous allons la passer au grill pour savoir ce qu'elle fait et comment elle le fait ! »

.....

Voilà longtemps que les silhouettes de Petit Lapin et de sa maman avaient attiré mon regard...

Un tracé minimaliste pour des personnages pétris de tendresse. Et pas besoin de grill ! Malika nous a présenté ses albums un à un, avec grande simplicité, et ce faisant, nous a permis de faire aussi sa connaissance à elle.

Elle a suivi des études en Arts Appliqués [qui ne l'ont pas du tout intéressée mais dont elle a ressenti le bénéfice quelques années après] puis en Sciences Humaines.

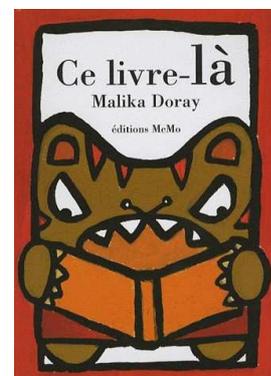
Parallèlement, elle a travaillé dans des structures pour enfants pendant une dizaine d'années et a trouvé le contact avec les petits, passionnant.



Malika nous parle de ses livres, nous les lit, nous en montre les images à l'aide d'un diaporama projeté, nous fait circuler les maquettes qu'elle réalise pour les albums-accordéon.

Pour le 1^{er} qu'elle évoque « **Ce livre là** » elle avait trouvé un éditeur à qui elle a présenté la maquette : un pop-up extrêmement basique dit-elle et dont la fragilité inspirait le respect. Mais le comité de rédaction a trouvé que certains des mots n'étaient pas à la portée des enfants.

Il a été ensuite accepté tel quel par les éditions MeMo. C'est un livre papier en accordéon, qui rappelle le PCR de Warja Lavater. Malika a eu envie de transmettre le plaisir qu'elle avait ressenti enfant, devant ce livre si particulier.



« Livres à lire sans fin »

C'est une série, chaque petit livre est une grande image pliée qui s'ouvre en couleurs pour le recto. Le verso en noir et blanc peut se colorier et on y trouve des explications pour faire soi-même son propre livre.

« Je t'aime tous les jours »

« Mon petit amour, je t'aime tous les jours.

Même ceux où je pars, car je reviens toujours. »

Le texte est elliptique mais Malika est convaincue que le lecteur complète les blancs, que chacun peut trouver sa propre histoire à la suite ... et amadouer ainsi sa propre attente.

Il s'ouvre comme un calendrier, il parle à l'enfant mais aussi au parent.

Il entraîne l'apaisement des émotions et ce que l'adulte ressent à travers le livre, il le transmet de manière subliminale à l'enfant.

Les livres qui apaisent ou étonnent l'adulte, passent bien avec les enfants.



« Aujourd'hui je t'aime »

Elle nous le lit tout en le faisant défiler en diaporama.

« Je t'aime 3 fois fort comme un vrai trésor ...

... et 4 fois autant quand je fais autre chose en même temps. »

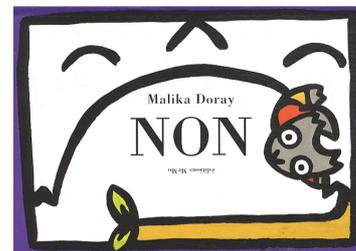
Celui-ci est de forme classique dit-elle.

On choisit papier ou carton et on adapte le dessin pour l'objet livre qu'il va devenir.

Pour un cartonné, il n'y a pas besoin d'un dessin compliqué qui engloberait beaucoup.

« On se fâche »

Un album le dirait d'une autre façon, cet objet-livre, ce livre-marionnette qui bascule de lui-même, parle mieux aux tout-petits.



« Près du grand érable »

Dans un coffret, 3 petits livres accordéon, avec un petit pop-up et l'histoire se poursuit recto-verso.

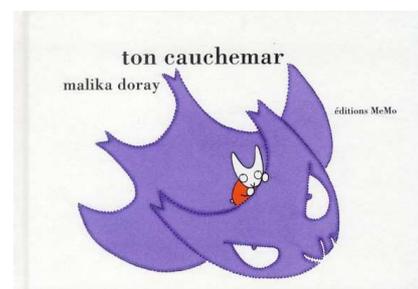
« La bagarre »

Livre spectacle en accordéon.

Avec ces livres, les tout-petits adorent faire des maisons, même si il n'est pas question de maison dans l'histoire. Mais ce n'est pas calculé !

C'est le hasard de ce qui va parler aux enfants qui intéresse Malika.

Le livre est un moyen d'être en relation, de jouer. Les textes sont travaillés le plus possible pour simplifier mais gagner en densité. Et ce qu'on ne comprend pas immédiatement, on le comprendra plus tard, c'est comme ça qu'on grandit, dit-elle.



« Poisson »

Livre jeu en accordéon et en 3 dimensions, fabriqué en carton plume, avec un mode d'emploi à la fin pour les adultes.

Mais les petits savent tout seuls quoi en faire !

« Non »

Livre à tourner et retourner verticalement et à plier et déplier.

« Ton cauchemar »

Édité aux éditions Memo et sur un beau papier ivoire mat.

Car Malika en avait assez de proposer des livres cartonnés aux petits, elle a voulu leur offrir des livres papier, pour le plaisir de tourner les pages doucement, avec soin.

Et ce papier a permis un autre choix de couleurs et par-là l'expression d'autres champs de sensibilité, la mélancolie par exemple.



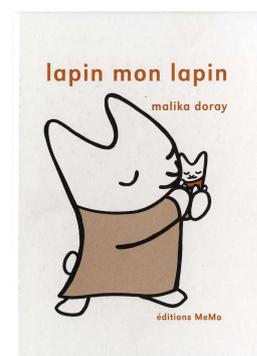
« Et moi dans tout ça »

Sur papier mat, aux éditions Memo, les questions existentielles d'un lapin par rapport aux autres animaux.

« Lapin mon lapin »

Sur papier souple et découpé en petites histoires variées, le tout petit se raccroche à celles qui lui parlent et se laisse bercer par les autres.

Malika fait un parallèle avec le livre de Leroy-Gourhan, « Le geste et la parole » où celui-ci développe des théories expliquant comment l'homme est devenu humain : l'acquisition de la marche a permis de dégager l'usage de la main qui a permis le développement d'autres compétences ... Ce passage l'a passionnée et elle s'en est inspirée.



« Chez un père crocodile »

C'est un album qui parlera aux petits et aux grands ...

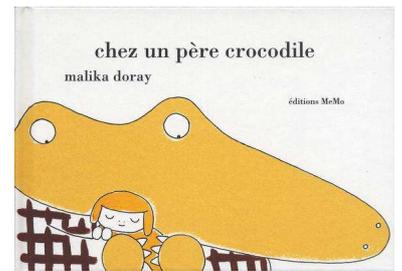
C'est un beau livre

Voici ce qu'en dit Sophie Van der Linden sur son blog :

« un texte minimaliste, lui aussi, très subtilement rimé, porté avec

légèreté par un rythme habilement donné par la répartition des propositions sur chaque page. Peu de mots savants, parfois même des

termes très communs, et pourtant, toujours, le lecteur à voix haute aura la sensation de dire de la poésie. L'émotion naît alors de la rencontre entre cette perfection formelle et l'immense tendresse qui émane de ces pages. »



Puis Malika nous raconte qu'après quelques années d'études ... elle est partie en Angleterre, comme jeune fille au pair, tout en menant une maîtrise d'Histoire contemporaine par correspondance.

Elle a appris un jour que la grand-mère de la petite fille dont elle s'occupait, était morte. Ne pouvant lui en parler de vive voix, elle lui a écrit.

Puis elle a cherché en librairie des livres pour enfants évoquant la mort, ceux qu'elle a trouvés, exprimaient plutôt des points de vue extérieurs.

Elle cite « La découverte de Petit-Bond » de Max Velthuijs qu'elle aime beaucoup.

Et c'est le texte de cette lettre à une petite fille de 7 ans qui a été transposé dans l'album « Et après ? » publié d'abord aux USA, puis en France en 2002.



Une question lui est posée :

- « Comment se fait-il que vous dessiniez plutôt rond ? »

On dit que les auteurs ressemblent à leur dessin ! On refait tous le monde à notre façon ... et les bons gros lapins me conviennent très bien ! a-t-elle répondu.

Elles ne sont pas nombreuses les familles où on lit des histoires aux enfants ... dit-elle, et puis les filles lisent plus, peut-être parce que ce sont plutôt les mères qui lisent des histoires aux enfants, le soir.

Malika nous apprend que son mémoire de maîtrise portait sur le ton adopté par les pédiatres à l'égard des enfants et des mères au XIXème siècle ...

« ... j'ai beaucoup aimé, enfant, qu'on m'explique les choses et j'aime beaucoup en tant qu'adulte les expliciter ...

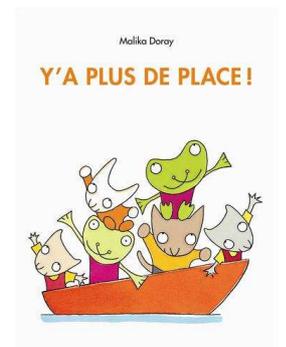
Pour la lecture, pour tout, il faut partir du principe de transmettre ce qui nous touche, ce qui nous plaît. Il faut partir d'un élan, de quelque chose qu'on a envie de partager. » dit-elle.

.....

En conclusion, je citerai Sophie Van der Linden.

Parlant de Malika, elle dit fort bien, sur son blog :

« Quiconque s'est déjà frotté à la création de livre pour les tout-petits sait à quel point il est difficile d'arriver à un accord parfait entre économie de moyen et douceur de ton et de contenu. C'est pourtant l'éclatante démonstration que fait Malika Doray dans chacun de ses livres pour les tout-petits. Une palette restreinte, un trait ferme et assuré, des formes minimalistes ne seraient rien sans l'intelligence et la bienveillance du propos (rassurer, conforter, accompagner), lequel passe principalement par le texte. »



Compte-rendu par Martine CORTES pour le CRILJ - 2013

Malika Doray

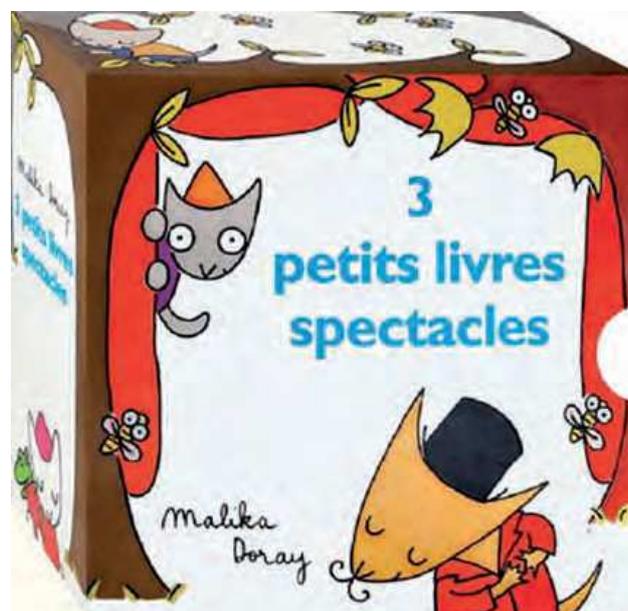
Vous avez déjà publié de nombreux albums chez des éditeurs pour la jeunesse qui innovent par leurs formes et déplacent les frontières de ce qu'on entend par album pour la jeunesse. Quelles sont les contraintes propres à ce type de création, à ce type d'édition (quelles relations se tissent avec vos interlocuteurs dans les maisons d'édition)?

Malika Doray : Un projet s'il est un peu particulier, c'est un projet qui demande à une maison d'édition une certaine audace, mais surtout un suivi qui prend du temps. C'est une question d'éditeur, de maison, mais aussi de personnes au sein de cette maison.

Au départ, je viens avec des maquettes de principe, qui demandent déjà parfois à l'éditeur de prendre le temps de resserrer les choses. Et surtout le dessin, le format, le papier ne sont déterminés qu'en fonction des discussions.

Dans une maison d'édition comme MeMo on voit les choses en détail, pour chacun des titres : il y a des discussions autour du mode d'impression, du papier, de la typographie. Chez Loulou & compagnie, Grégoire Solotareff dirige la collection, discute de chaque projet et Agnès Minoux s'occupe de la fabrication, explore des solutions techniques. Dans les deux cas ça fonctionne de manière bien plus stimulante que contraignante, avec des séances en binômes autour d'une idée à réaliser.

Après, tout n'est pas possible. Un livre comme *Quand ils ont su...* (MeMo) n'aurait pas pu se faire si le Conseil Général du Val-de-Marne ne l'avait pas choisi pour l'offrir à tous les bébés du département. Quand un projet se construit, entre deux solutions on choisit la moins compliquée pour les commerciaux. Néanmoins, la marge de manœuvre reste étonnante avec des représentants qui, au milieu de tous les livres qu'ils ont à défendre, ne renoncent pas à présenter un livre pour moins de trois ans qui commence par « Si un jour tu es sans papa et sans maman » (*Si un jour...*, L'École des loisirs) ou un livre qu'il faut lire une fois dans un sens et une fois dans l'autre (NON, MeMo).



Encore une fois, cela tient à des maisons et aussi à des personnes. Et l'audace d'un livre ou d'un éditeur n'est pas toujours dans le spectaculaire. Publier *Et après...* (Didier Jeunesse) – un album pour petits sur la mort d'une grand-mère –, en conservant ses 50 pages initiales c'était une forme d'audace. Proposer des couleurs gris et rouille, sur papier mat, aux tout-petits comme le fait MeMo (*Lapin mon lapin*), c'est très décalé par rapport aux standards habituellement admis en petite enfance.

Comment, dans votre travail, repoussez-vous, jouez-vous avec les spécificités de l'objet-livre pour inventer de nouvelles formes: rapport texte-images, format...?

À une forme de pliage près, je n'ai pas le sentiment d'inventer grand chose. En revanche j'ai le sentiment d'explorer des possibles.

Pour moi un livre c'est un tout : une forme, une manipulation, un format, une matière, des images, une mise en page, une typographie, un texte etc. Et on peut aussi bien prendre un texte qu'un mode d'ouverture du livre comme point de départ d'un projet. À partir de cette sensibilité-là

tous les jeux sont possibles, y compris sur des albums de facture très simple. Si le texte d'un projet se veut fort, on réduit au maximum le jeu autour (sur le format, les images, la typographie) pour ne pas noyer le propos. Au final on a un livre presque anormal dans la simplicité de sa facture. Mais ce livre est tout autant pensé, en tant qu'objet, qu'un livre en forme de lapin cartonné.

Inversement un livre en forme de lapin qui se déplie en ribambelle n'est pas qu'un jeu de forme. Il m'intéresse parce que, dans son déploiement, il « raconte » comment on passe de l'unique au multiple, de « tous la même forme » à « tous différents », de « tout seul » à « tous ensemble ». Dans ce cas le texte est guidé par la forme, il est réduit à son minimum pour l'épouser, mais il est tout autant pensé que dans un album.

Le lecteur a-t-il une place dans votre jeu, et si oui, quelle est cette place et qui est le lecteur auquel vous vous adressez ?

Au départ je propose le projet parce qu'il m'intéresse moi. Après, c'est une question de dosage, et en relecture, évidemment, on essaie de voir à quel point le livre est accessible au tout-petit et à l'adulte qui l'accompagne. Sur les livres ribambelles, au début il n'y avait pas de texte et je reste convaincue que les enfants auraient pu se passer de lui. En ajoutant une histoire écrite les images y ont perdu (les motifs des pyjamas des animaux ont disparu pour pouvoir accueillir les textes) mais on a facilité l'invitation du parent à trouver sa place dans le jeu.

↓
Malika Doray :
Quand ils ont su,
MeMo
Photo A. S.

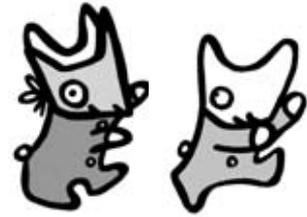
Inversement pour *Ce livre-là* (MeMo), si on avait joué le jeu des standards de la petite enfance on perdait à mon sens tout l'intérêt du projet: proposer au tout-petit le plaisir d'appréhender un livre visiblement fragile, lui offrir de temps en temps des mots qu'il ne comprend pas, en comptant sur sa relation à l'adulte pour demander (ou pas) des éclaircissements.

Il n'y a pas de solution toute faite. On fait une proposition, en essayant que ni l'adulte, ni l'enfant ne soit totalement perdu. Parfois on invite l'adulte à imiter la démarche expérimentale du tout-petit (c'est le cas par exemple pour *NON*, MeMo), parfois on invite l'enfant à s'appuyer sur la connaissance des mots de l'adulte, sur le son de sa voix. Et, entre les deux, il y a tous les possibles.

Quels sont les artistes et les œuvres qui ont marqué votre réflexion et, peut-être même, votre travail ?

Quand j'étais enfant il y a eu *Blanche-Neige* de Warja Lavater, que j'ai vraiment appris à aimer par étapes, sur plusieurs années. Mais, dès le début, j'ai aimé ce livre accordéon modulable dans sa longueur. C'est terrible mais je continue d'aimer les livres parce qu'on a le droit de les fermer. Et puis il y avait les petits livres à fabriquer soi-même de *Pomme d'api*. Adulte, il y a eu tout le catalogue des Trois Ourses, que j'ai beaucoup pratiqué quand je travaillais avec les tout-petits. D'où, au-delà de l'inventivité et de la limpidité des démarches que le catalogue continue de proposer, la conviction qu'on peut proposer des livres minimalistes, fragiles, un peu élégants, aux tout-petits. ●





MALIKA DORAY

Avec ses mots d'une poésie délicieuse, ses illustrations délicates qui vous protègent, même longtemps après la lecture de ses albums aux thèmes réputés difficiles pour les tout-petits, Malika Doray est devenue une auteure-illustratrice qui compte dans le paysage éditorial. Entretien avec une artiste dont on ne se lasse pas de savourer le travail. PAR ALAIN SERGE DZOTAP*

Alain Serge Dzatap : Malika Doray, vous avez fait des études d'histoire et d'ethnologie. Comment êtes-vous arrivée à l'écriture et à l'illustration pour enfants ?

Malika Doray : En fait, j'ai fait des études d'ethnologie, puis d'architecture d'intérieur, puis d'histoire. Parallèlement, je travaillais, et le plus souvent avec des enfants. C'est pour une des enfants dont je m'étais occupée en Angleterre que j'ai cherché en librairie un livre qui parle de la mort d'une grand-mère. N'ayant pas trouvé le bon (il n'y en avait pas beaucoup pour tout-petits à l'époque), je lui ai écrit la lettre qui est le texte d'*Et après...*, mon premier album. Le lien avec mes études n'est pas direct, mais j'ai quand même le sentiment que mon travail est très nourri par elles : quand on fait de la recherche en histoire ou en ethnologie, on glane, on synthétise, on rédige, et on simplifie au maximum, sans s'interdire d'arrondir les phrases. Par ailleurs, la moitié de mes textes pour les moins de trois ans est une adaptation de lectures que j'ai pu avoir en sciences humaines, et mon mémoire de maîtrise portait sur le ton adopté par les pédiatres à l'égard des enfants et des mères au XIX^e siècle...

Qu'a apporté dans votre travail ce contact permanent avec les enfants ?

Je fais partie de la race des auteurs et illustrateurs qui ne pensent pas du tout aux enfants quand ils écrivent et dessinent. J'ai adoré travailler avec eux, et en particulier avec les moins de 3 ans, mais le moteur intérieur dans la création ce n'était et ce n'est pas eux. L'avantage, c'est que ça peut donner, je crois, des albums « adultes » qui s'adressent à des enfants, et non pas des histoires « d'enfants ». Mais le risque, c'est que ça donne des livres... d'adultes. Donc ça demande une relecture autant sur les mots que sur l'image.

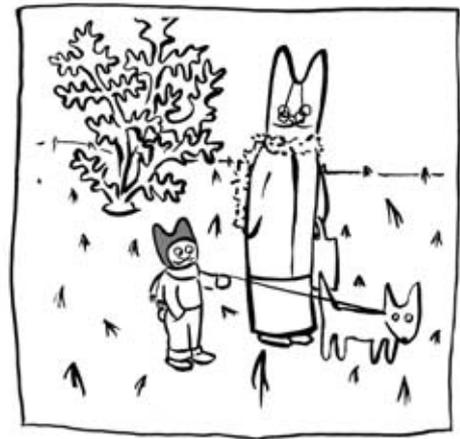
Mais travailler dans un jardin d'éveil quelques années, cela a dû laisser des traces dans votre travail... même légères !

*Alain Serge Dzatap est né et vit au Cameroun. Il est poète, écrivain – en particulier de textes pour enfants – et il anime des ateliers d'écriture de poésie et de fabrication de livres pour les enfants. Plusieurs revues ont publié ses articles et ses poèmes.

Je me sens à peu près à l'aise quant au ton, aux mots, au propos, pour les tout-petits en tout cas. Pour les plus grands ou sur l'image, c'est moins vrai. Et le fait de participer à présent à des rencontres dans les classes me permet de me poser des questions que je ne me pose pas forcément seule dans mon atelier (même si l'éditeur aide beaucoup aussi) : autant j'aime expliquer aux enfants que c'est important pour moi de leur donner à voir des images qui ne flattent pas forcément immédiatement le goût, mais qui peuvent l'enrichir et nourrir leur regard (*Le petit homme et la mer* par exemple a peu de couleurs et en plus elles sont « tristes » ! Or moi ça me plaît de pouvoir montrer que grâce à un très beau papier mat, il peut y avoir du charme dans la mélancolie), autant j'entends quand je vois qu'une image est « illisible » pour eux. Si elle ne l'est qu'à moitié et qu'il suffit que le lecteur adulte dise « ici, tu vois, c'est la grenouille » et qu'à partir de là l'enfant peut s'approprier l'idée que la chose verte est une grenouille, je trouve ça très bien, parce que moi j'ai beaucoup aimé, enfant, qu'on m'explique les choses, et j'aime beaucoup en tant qu'adulte les expliciter. Maintenant si à chaque animal du livre, il y a un souci, et si en plus, malgré les sous-titres de l'adulte, ça reste incompréhensible, là j'écoute et j'essaie de comprendre... Je reste très prudente sur le fait qu'un livre plaît immédiatement et à tous. Un des livres qui m'a le plus nourrie, enfant, c'est *Blanche Neige* de Warja Lavater, un livre « O.V.N.I. » que j'ai mis des années à complètement comprendre, que je n'étais pas sûre d'aimer, qui me déstabilisait... ou encore *Le chat qui s'en va tout seul* de Kipling, auquel je continue de revenir de temps en temps, en n'en comprenant toujours pas bien la fin.

C'est un peu pour créer des moments de lecture complice entre l'enfant et l'adulte que vous faites des albums qui nécessitent la médiation d'un adulte pour une bonne appropriation par l'enfant ?

Je ne crois pas que mes livres aient spécialement besoin d'explications. Mais disons que je prends en compte ou fais confiance à la médiation de l'adulte : même avec un imagier, un tout-petit a besoin d'un grand, et c'est un moment d'échange,



ILLUSTRATIONS DE MALIKA DORAY

qui permet dans un deuxième temps à l'enfant de s'approprier l'histoire tout seul. Donc, sachant que ce moment de dialogue existe, est disponible, parfois, par touche, j'en profite pour laisser à la relecture quelques petites zones de flou. Dans *Ce livre-là...* j'ai hésité par exemple à écrire « un livre pour apprendre » plutôt que « un livre pour s'instruire; très important l'instruction ma chère » que finalement nous avons gardé. C'est une touche d'autodérision intraduisible de manière littérale auprès d'un enfant. En revanche, si ça fait sourire l'adulte, ça suffit à initier l'enfant à ce type d'humour. C'est l'occasion pour l'adulte de prendre un ton un peu snob, un peu humoristique, plutôt que de s'endormir sur mes images. Et même s'il passe à côté, même s'il ne traduit pas et ne dit pas que « s'instruire » ça veut dire « apprendre », l'ensemble du livre reste compréhensible à l'enfant. Donc je fais attention à ne pas mettre un « accident » de lecture par page, mais je m'en autorise de temps en temps un ou deux... De la même façon, je sais que beaucoup de parents hésiteront à acheter *Ce livre-là...* à des tout-petits, parce qu'il est en papier et non en carton : mais en version cartonnée, il perdait la moitié de son charme et surtout je trouve que c'est notre rôle, à nous adultes, d'apprendre (y compris à des moins de 3 ans), qu'il y a des livres qui impliquent un rapport délicat.

Vous avez un attrait pour les thèmes réputés difficiles à aborder dans les livres pour les tout-petits: la mort, dans *Et après...*, la grossesse, dans *Dans le ventre des dames*, l'absence dans *Je t'aime tous les jours*. A quoi cela est-il dû ?

Oui, même quand je crois faire des livres « légers », une fois sur deux, je réalise après-coup que c'est à nouveau très lié à l'absence, la séparation. Alors je suppose qu'il y a un plaisir à « refaire l'histoire », en faisant en sorte que ça se passe bien. Si en plus on a un petit écho en face, ça aide. Mais je pense que c'est comme ça dans beaucoup d'activités : qu'il y a un plaisir pour un boulanger (pour différentes raisons) à pétrir, mais aussi à fournir à manger. Après on a plus ou moins de facilité pour le pain ou les pâtisseries mais aussi, on est plus ou moins encouragé à poursuivre dans une voie plutôt qu'une autre. Et pour le moment moi, j'ai plus de facilités et d'encouragements pour le pain.

Vous écrivez et illustrez vous-même tous vos livres. Pourquoi ?
En fait, ce n'est pas un principe du tout, ce n'est pas la volonté de tout faire. Mais pour moi, un livre, c'est un tout. Et il est certain que j'ai besoin de garder un droit de regard sur ce que va

devenir un texte si je ne l'illustre pas, ou de choisir un texte si je suis dans le rôle d'illustratrice : dans les faits, c'est compliqué. Il y a des textes que je propose seuls, mais l'éditeur n'est pas d'accord sur le nom que je propose pour l'illustrer et une fois que j'ai refusé trois textes pour lesquels je ne me sentais pas faite, je ne peux pas en vouloir aux maisons d'édition de se décourager... Néanmoins je ne désespère pas : en 2009 sort un livre chez Autrement sur des images traditionnelles du Mexique, c'est peut-être un premier pas.

Après, ce qui est sûr, c'est qu'une fois qu'on a commencé à illustrer et écrire en même temps, il se met en place un dialogue entre les images et le texte dont il devient difficile de se passer : au départ, c'était clairement le texte qui portait le livre, à présent ça devient souvent difficile de démêler si c'est d'une image ou d'un mot qu'il naît...

Dans *Et après...* vos bouches en croix sont-elles une influence de l'illustrateur Dick Bruna ? Le gros trait noir aussi ?

Je ne connaissais Miffy qu'en vignette, quand j'ai dessiné *Et après...* La bouche en croix, c'était celle des chats que griffonnaient mon père, pour mon frère et moi quand nous étions petits. La sobriété, c'était d'une part le sujet d'*Et après...*, d'autre part ma formation d'architecte d'intérieur et le goût pour le minimalisme qui m'en est resté. L'absence de volume, c'était et c'est que je ne les vois pas (j'ai un œil qui voit très peu, du coup le relief je ne sais pas ce que c'est...). Autant le texte m'était venu facilement, autant pour le dessin je me suis raccrochée à ce que je pouvais techniquement faire, en établissant presque un programme pour trouver des partis-pris simples par lesquels m'en sortir (celui de ne mettre qu'une touche de couleur par exemple, qui est celui qui a permis le déclic – je n'avais aucune maîtrise de la couleur – a fini par venir quand je suis tombée sur les notes d'intention de mise en scène de *La ménagerie de verre* de Tennessee Williams, qui explique qu'on laissera le décor dans la pénombre en éclairant juste un détail comme ces souvenirs dont on ne garde qu'une ambiance générale, et seulement un ou deux souvenirs précis). Bref, aucun rapport avec Miffy.

Et après, vous avez découvert Dick Bruna... en livres ?

En 2006, je suis allée à Amsterdam et là, j'ai eu un grand, grand moment de vertige : je suis tombée sur *Good bye Grandma* de Dick Bruna, qui parle de la mort de la grand-mère de Miffy, avec très peu de mots, très peu de couleur, tout en aplats etc. Et puis



« Même avec un imagier, un tout-petit a besoin d'un grand, et c'est un moment d'échange, qui permet dans un deuxième temps à l'enfant de s'approprier l'histoire tout seul. »

surtout je me suis retrouvée nez à nez avec toutes les cartes postales de Miffy, et c'était comme si mon lapin (qui depuis avait vécu d'autres choses que la mort de sa grand-mère) avait fait des réponses à chacune d'entre elles. Cette histoire est très perturbante pour moi : des emprunts, j'en fais et de tous les côtés et dans tous les domaines. Mais en général je prends une chose ici, une chose là, et surtout ce sont des clins d'œil ou des adaptations lucides ! Après j'ai découvert le reste de ses livres, que j'adore, que je trouve non seulement mignons mais d'une efficacité rare. Même ses produits dérivés pour beaucoup sont de vraies créations de design. Alors je sais que je n'ai pas lu les histoires de Miffy enfant, mais que j'ai eu des livres de lui : je pense (j'espère) que le mystère est là. Il n'empêche que j'ai mis trois mois à m'en remettre et à lui envoyer mes livres. Par chance, il ne m'a pas prise pour une folle et je suis allée lui rendre visite récemment : et après ses bouches en croix, je vais consacrer les vingt prochaines années à essayer de lui piquer sa gentillesse et sa classe.

A quels auteurs ou illustrateurs vous référez-vous ?

Des références, j'en ai plein. Mais c'est plus des titres que des auteurs ou illustrateurs, et plus des références que des inspirations. Il y a des lectures que j'ai pu avoir enfant : la série des *Petit Ours* de Minarik et Sendak, *Ranelot et Buffolet*, *Hulul* de Lobel, *A Panama tout est bien plus beau* de Janosch, *Blanche Neige* de Lavater, les *Prélivres* de Munari... Des intouchables plus récents comme *Toi grand et moi petit*, de Solotareff, et puis chaque année un ou deux livres qui me pétrifient de jalousie comme *Kuma Kuma* de Kazue Takahashi ou les illustrations d'Etienne Beck pour *P'tit gars, p'tit doigt* cette année.

Quelles sont vos sources d'inspiration ?

Les inspirations, elles viennent de partout : de grandes phrases absurdes entre amis, de livres, de films, de tableaux, du design, la radio beaucoup...

***Je t'aime tous les jours*, est un album d'une poésie et d'une douceur délicieuses. Comment est né cet album ? Est-ce votre préféré ?**



PHOTOGRAPHIE DE PIERRE LI

J'avais sorti *Trois petits livres pour dire je t'aime...* en supplément de Popi. Pour moi, c'était surtout le pliage de ces livres qu'il m'intéressait de voir publier : des livres dont on peut tourner les pages à l'infini, qui se déplient en une grande image et inversement (voir page 3). Michèle Moreau, chez Didier jeunesse, s'est arrêtée sur l'un des trois (*Je t'aime*), en m'encourageant à explorer la piste de l'affection, de la douceur.

***Gare aux lapins*, paru chez Didier jeunesse en 2006, est plus saturé sur le plan graphique que vos autres albums. A quel besoin est-ce que cela correspond chez vous ? N'avez-vous pas eu peur que vos lecteurs ne suivent pas ?**

Ce livre s'adresse déjà à des plus grands. Graphiquement, je ne pense pas qu'il pose de problème, et je crois que tout le monde arrive à suivre (après on aime ou pas, c'est autre chose !). Sur le fond, l'histoire est ambiguë, on peut la lire à trois niveaux différents, quitte à ne pas tout comprendre, et je trouve ça plutôt bien. Qu'une partie du public passe à côté du second degré, et donc du livre, ce n'est pas grave du moment qu'il a eu les moyens de s'y arrêter (et grâce aux bibliothèques et aux écoles, j'ai le sentiment que nous sommes, de ce point de vue-là, relativement privilégiés). En revanche, je sais qu'aujourd'hui je ne rajouterai pas la partie « colorriages » de la fin du livre qui complique les choses plus qu'elle ne les éclaire. Donc j'ai un regret sur ce point...

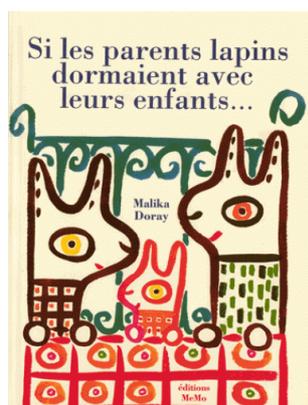
Quels sont vos autres projets ?

Je continue mon travail avec les quatre maisons d'édition. J'essaie de rester dans la lignée de ce qu'on a déjà réussi à construire ensemble, en essayant de ne pas refaire exactement la même chose. Donc un projet d'albums pour les plus de 4 ans avec Didier jeunesse, des albums cartonnés pour Loulou et compagnie dans la lignée de *Il faut savoir dire non !* mais en plus affectif, les frères de *Ce livre-là* qui vient de paraître chez MeMo, avec de toutes petites variantes graphiques à chaque fois, et puis la suite de *Dans le ventre du poisson* et un imagier sur des images traditionnelles du Mexique en 2009, chez Autrement...

737424 dimanche 5 avril 2015

Les délicieux lapins-poulpes de Malika Doray

En ce jour de Pâques, une histoire de lapins, mais pas que...



Malika Doray est une illustratrice admirable qui a un talent fou pour s'adresser de façon artistique aux plus jeunes. Il n'en est pas autrement dans son nouvel album, le malicieux "**Si les parents lapins dormaient avec leurs enfants...**" (MeMo, 32 pages). On l'a compris. Avec son trait simple et joyeux, elle va aborder de biais, c'est-à-dire en la retournant complètement, cette épineuse histoire de coucher: enfants et parents doivent-ils dormir chacun dans leur lit ou pas?



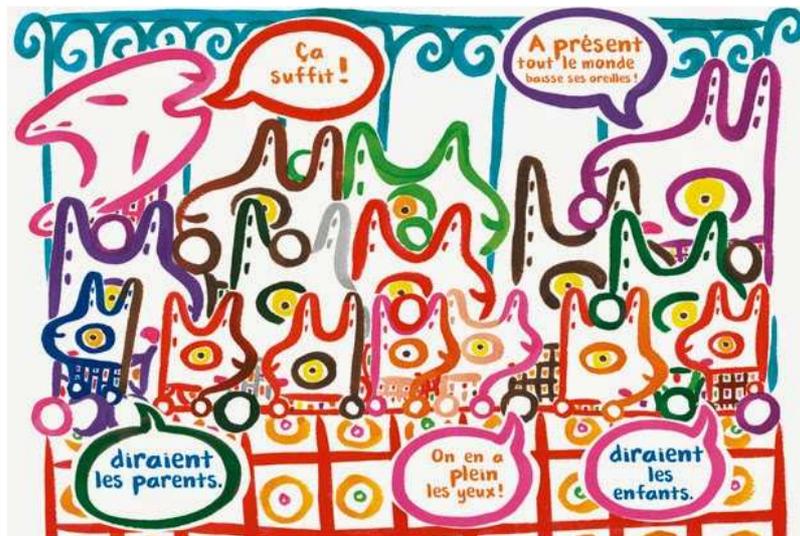
Trois petits lapins avec leurs parents. (c) MeMo.

Dans ce formidable petit album, **Malika Doray** annonce la couleur en couverture et en page de titre: *"Si les parents lapins dormaient avec leurs enfants..." "Avec tous leurs enfants!" "Tous les jours!" "Ce serait le bonheur!"* En phylactères, les paroles fusent depuis trois petits lits. On en voit ensuite l'effet: les trois petits lapins quittent leurs couettes respectives pour rejoindre leurs parents dans le grand lit.

Cette image de bonheur tranquille, avec son jeu sur les formes géométriques, des ronds, des carrés, des quadrillages, va être bousculée dans les doubles pages suivantes. Car toute la famille, grands-parents, oncles, tantes, cousins et cousines, décide de faire de même! Ils s'installent tous dans le grand lit, qu'il faut même agrandir.

Les propos sont extrêmement rigolos et les illustrations sont très réussies avec leurs gros traits de pinceaux multicolores.

Le fouillis de lapins dans le lit en devient presque un tableau abstrait. Il y a des oreilles de lapins partout. Les parents y remettent bon ordre: *"A présent, tout le monde baisse ses oreilles..." "Et maintenant on multiplie et on allonge ses bras!"*



Un fouillis d'oreilles de lapins. (c) MeMo.

Cette nouvelle présentation est une situation idéale pour se faire des câlins tous à la fois. Mais, oreilles baissées, les personnages ressemblent dorénavant très fort à des poulpes. Ce qui permet à **Malika Doray** de nous entraîner tous au fond de l'océan voir comment vivent et rêvent de dormir les petits... poulpes. Chacun dans son lit comme un petit lapin, peut-être? La boucle est bouclée et le lecteur charmé. *"Si les parents lapins dormaient avec leurs enfants"* est un album aussi jouissif pour les yeux que pour les oreilles.

Malika Doray portrait par Anne-Laure Cognet

Faire des livres pour les bébés est un métier ingrat. Les adultes font peu de cas de ces livres-là, jugés trop simples, trop faciles. Les bébés, eux, n'ont pas encore les mots pour exprimer leur plaisir auprès des adultes. L'incompréhension est maximale. Est-il possible de faire une argumentation en trois parties règlementaires pour montrer combien les livres de Malika Doray sont complexes et donc parfaits pour les bébés lecteurs ? Défi.

1. Ceci n'est pas un lapin

Malika Doray est devenue illustratrice par accident. Elle a suivi des études d'ethnologie, d'architecture intérieure et d'histoire : soit un parfait cursus d'illustratrice. Elle dit que c'est parce qu'elle ne sait pas dessiner qu'elle a dû inventer une manière bien à elle de faire des lapins : un corps symbolique avec une croix en guise de bouche. Peut-être. Mais elle aime surtout beaucoup l'abstraction. Représenter un lapin de manière réaliste ne l'aurait pas intéressée. Ce qui lui plaît, c'est la forme, la série et la répétition. Quand on lui demande quel artiste elle accrocherait dans son musée imaginaire, elle met Pierre Soulage en premier. Un peintre qui intitule toutes ses toiles *Peinture* et qui creuse indéfiniment la même recherche formelle. Voir un Soulage, c'est les voir tous, dit-elle. Peut-on également le dire de ses livres ? Lire un Malika Doray, c'est les lire tous ? En un sens, oui. Il y a une forte unité au fil de la trentaine de livres créés depuis 2002. Cette unité pourrait se résumer comme suit : un dessin au trait noir qui cerne des aplats de couleurs ; une famille de bestioles que l'on reconnaît d'un livre à l'autre ; jamais d'êtres humains ; beaucoup de blanc sur la page ; et très peu de décors. Pourtant, le parcours de Malika est plus complexe qu'il n'y paraît.

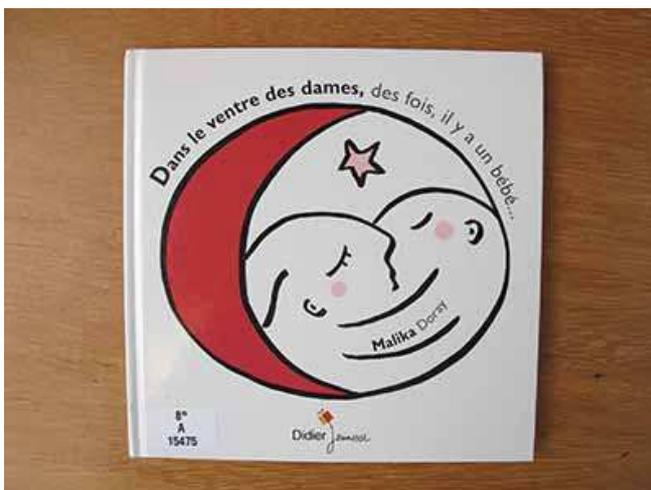
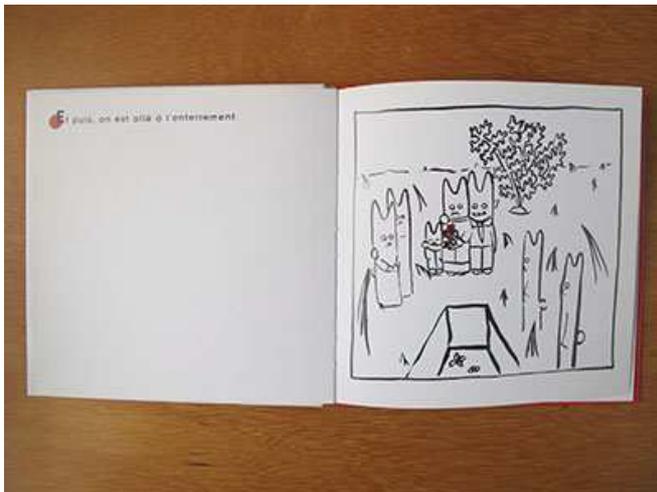
2. Jouer à faire un livre

Puisque ce n'est pas le goût du dessin qui anime Malika, que cherche-t-elle quand elle crée un livre ? Une architecture. Malika est une architecte du livre pour enfants. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle est de plain pied avec les tout-petits : le livre est maison, il a portes et fenêtres, pliure et reliure. On le déploie parfois comme un mur ou on s'en sert comme un doudou. D'où l'importance des éditeurs avec lesquels elle travaille : Grégoire Solotareff, chez Loulou & cie, à L'École des loisirs, lui donne tous les moyens techniques pour oser des formes originales (mobiles, marionnettes, livres à système) ; Christine Morault, chez MeMo, lui permet d'explorer des couleurs délicates doublées d'un toucher sensuel grâce au papier bouffant sur lequel elle imprime les livres. Au final, Malika aime prendre des risques. Elle n'a de cesse de tordre l'objet, d'en repousser ses limites. Quitte à aller trop loin et perdre son lecteur (adulte). Celui-ci ausculte, décortique, lit attentivement le mode d'emploi. En vain. Il lui faudrait avoir deux ans à nouveau, et une intelligence des choses immédiate. Pourtant, même avec quelques errements, la démarche de Malika reste profondément intéressante.



3. Dire des choses essentielles

Dès le premier album, on a su que Malika irait à l'essentiel : quarante pages pour parler de la mort de Mamie dans *Et après* (2002). C'était déjà sans concession. Le deuxième album, *Dans le ventre des dames* (2003), a frappé encore plus fort. Qui avait déjà parlé du cycle menstruel aux bébés ? Face A, la fécondation. Retournez le livre. Face B, les règles. Ce livre, construit tête-bêche avec ses deux histoires inversées, a beaucoup bousculé les mentalités, montrant que certains tabous perduraient plus que d'autres. Expliquer comment se fait un bébé ? Bien sûr, tout à fait normal. Expliquer un mois ordinaire ? Attention, danger. Depuis ces deux albums fondateurs, la naissance et la mort ont constitué des leitmotivs récurrents chez Malika. Ils se sont rapidement enrichis d'une exploration permanente des émotions et d'une réflexion sur la place et l'identité de chacun. Qu'est-ce que j'éprouve ? Quelles sont les limites à ma liberté ? Quel est cet autre ? Malika n'aime pas le conflit. Ses livres évitent la confrontation et l'opposition, même quand ils choisissent la forme du pêle-mêle qui, chez la plupart des illustrateurs, sert à explorer les contraires, à créer des personnages hybrides ou à provoquer des rencontres absurdes. Tout est continuité, boucle, fluidité, circulation. Malika n'est jamais aussi heureuse que lorsque le livre est sans fin. Très souvent, la dernière page nous ramène à la première. C'est le mythe de l'éternel recommencement.



Encore, encore et encore. C'était l'objet de la rencontre avec Malika Doray à la Bibliothèque nationale de France, dans le cadre du cycle des Visiteurs du soir, le jeudi 17 octobre à 18h. Une rencontre à écouter en salle P de la BNF.



Les invités du mercredi : Malika Doray (+ concours)

Par [Gabriel - La mare aux mots](#) • 15 mai 2013 • [Les invités du mercredi](#)

*Quel beau mercredi ! Je reçois Malika Doray, une des personnes les plus talentueuse de la littérature jeunesse. Quel bonheur de revenir avec elle sur son parcours et sur son oeuvre. A la suite de cette interview j'aurai la joie de faire un chanceux parmi vous grâce à Didier Jeunesse. En effet je vous propose de tenter de gagner le magnifique **Dans le ventre des dames, des fois il y a un bébé... /des fois il n'y a pas de bébé**, un de ses tout premiers livres qui parle de la grossesse... et de la « non grossesse ». Ensuite, pour notre rubrique En vacances avec, nous recevons le génial Pascal Parisot... une occasion de mieux le connaître ! Un très beau mercredi non ?*

L'interview du mercredi : Malika Doray



Quel a été votre parcours ?

J'ai fait des études en arts appliqués et en sciences humaines. Et puis parallèlement j'ai travaillé avec des enfants. Notamment dans une structure d'éveil avec des tout-petits pendant quelques années.

Quelles techniques utilisez-vous ?

J'utilise un dessin basique : un contour noir avec des aplats de couleurs. C'est basique mais après toutes les variations sont possibles. Le contour peut être fin ou épais (au stylo, au marqueur ou à l'encre de chine) et la couleur peut être au marqueur, à la gouache, au collage. C'est fonction du texte, mais aussi de l'objet, du livre qu'on va avoir au final (son format, son papier...). Sur un titre comme *Si un jour...* si cela avait été un album papier le trait aurait sans doute été plus épais, plus « contenant », comme il est cartonné le livre est à mon sens rassurant en lui même, le trait pouvait se faire plus subtile.

©Christèle Bazin, 2012

Pouvez-vous nous parler de *Dans le ventre des dames, des fois, il y a un bébé...* ? Comment est né cet album ?



C'était mon deuxième album. Le premier parlait de la mort d'une grand-mère. J'avais sans doute envie de parler aussi de la vie. Mais plus que de parler de « comment on fait les bébés » dont beaucoup d'autres albums parlent très bien j'avais envie d'évoquer que « le ventre des dames » existe même quand il n'y a pas de bébé dedans, qu'on ne fait pas l'amour que pour avoir des bébés, que parfois on essaie d'en avoir et que ça ne marche pas, ou pas tout de suite. Du coup, cet album propose d'un côté ***Dans le ventre des dames, des fois, il y a un bébé*** et de l'autre ***des fois il n'y a pas de bébé*** et c'est pour cette deuxième histoire que j'ai fait ce livre.

Quelles sont vos sources d'inspirations ?

Pour ***Dans le ventre des dames***, j'ai repris, entre autres, les mots que ma mère avait fini par trouver pour nous parler du cycle féminin quand mon frère et moi étions très petits (on l'avait harcelée pour comprendre à quoi servaient les tampons périodiques sur lesquels on était tombé). Ce qui continuait à me plaire adulte c'est qu'elle avait utilisé les mots



d'une histoire enfantine, poétique tout en respectant les réalités scientifiques : elle s'était adaptée à nous, tout en nous prenant au sérieux.

Et de façon générale je fonctionne comme cela : les sources d'inspirations sont de tout domaine, il n'y a pas d'un côté les sciences de l'autre la poésie, d'un côté l'Art et de l'autre les conversations dans un café. Les sources d'inspiration sont partout. C'est plus une question d'écoute, de regard que de source d'inspiration. Il y a des moments où je suis réceptive d'autres moins. Quand je le suis je note...

Et puis il y a des démarches qui vous imprègnent. Pour reprendre l'exemple de *Dans le ventre des dames...* je ne suis pas sûre que l'idée de mettre les deux histoires têtes-bêches me serait venue si je n'avais pas si souvent lu et pratiqué auprès des enfants avec qui je travaillais les *prelivres* de **Bruno Munari**– 12 petits livres merveilleux, avec 12 matières différentes, 12 reliures différentes et qui chacun peuvent être ouvert au recto comme au verso (*Prélivres* de **Bruno Munari**, diffusion les **Trois Ourses**). De la même façon j'adorais lire aux même enfants *Ca y est je vais naître* de **Katsumi Komagata** (toujours diffusé par les **Trois Ourses**) qui mêle complètement science et poésie graphique. Essayer d'égaliser graphiquement **Bruno Munari** ou **Katsumi Komagata** pour moi ce serait peine perdue, mais il y a des démarches vous nourrissent et pas seulement pour faire des livres.

Quelles étaient vos lectures d'enfant, d'adolescente ?

J'ai lu et relu beaucoup d'albums de **Sendak**, **Arnold Lobel**, **Janosch**, et jusqu'à très, très



tard en fait. Jusqu'à 13-14 ans. Et puis presque sans transition je suis passée à **Maupassant** et **Kundera**. Le plus étrange c'est que je n'ai pas le souvenir d'avoir eu le sentiment d'être passée d'un monde à l'autre. Pour moi il y avait de la philosophie et un regard sur la vie chez *Ranelot et Buffolet*, d'**Arnold Lobel** (édition **l'Ecole des Loisirs**) et des personnages aux relations comiques chez **Kundera**. Et cette idée qu'il n'y a pas d'un côté des livres pour enfants et de l'autre la Littérature adulte m'est restée. Il y a simplement des livres accessibles aux tout-petits, à leur niveau (je ne suis pas sûre que je comprenais tout **Kundera** à 14 ans) mais le fond est souvent d'un intérêt très universel.

Quels sont vos projets ?

Continuer.

<http://lamareauxmots.com/blog/les-invites-du-mercredi-malika-doray-et-pascal-parisot-concours/>

Retrouvez **Malika Doray** sur son site : <http://minisites-charte.fr/sites/malika-doray>

Bibliographie sélective



Quand un enfant s'endort ... M. DORAY - illust A. PAROT Seuil Jeunesse 2016

Dans ce monde éd. MeMo 2016

Si les parents Lapins dormaient avec leurs enfants éd. MeMo 2015

La vie est une berceuse MeMo 2015

A ba ba MeMo 2014

Génial il pleut ! L'Ecole des Loisirs 2014

Quand les grands se fâchent. MeMo 2014

Y a plus de place ! L'école des loisirs (Loulou & Cie) 2014



Chez un père crocodile MeMo 2012

Mon chagrin MeMo 2012

Ton cauchemar MeMo 2012

Quand ils ont su... MeMo 2011

Tigre, ce petit tigre.... MeMo (coffret de 5 livres de 8 pages) 2010

Joé le lapin rêvé Coffret L'école des loisirs (Loulou & Cie) 2009



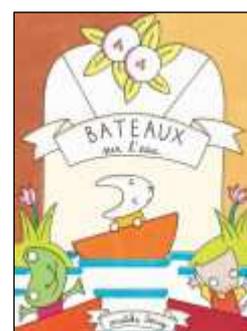
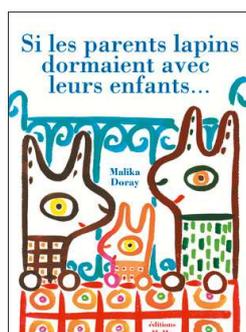
Je t'aime tous les jours Didier jeunesse 2006

Lapin mon lapin. MeMo 2006

Il faut savoir dire non L'Ecole des Loisirs 2006

Dans le ventre des dames Didier jeunesse 2003

Et après ... Didier jeunesse 2002



Dossier élaboré et mis en forme par Martine CORTES – Octobre 2017

